

Article paru dans «Le Rassemblement» du 17 avril 1948

SALUT

«Par André Malraux»

Vendredi soir, quatre de nos compagnons, Bernard Petit, Pierre Didillon, Joseph Corbelle, Robert Roy, qui posaient des affiches du Rassemblement, étaient atteints, le dernier grièvement, des éclats d'une grenade lancée contre eux par des adversaires aussitôt disparus.

Bien entendu, ils ont lancé la grenade eux-mêmes; et c'est Maniu qui s'est condamné au bagne, et Petkov qui s'est pendu. Il n'y a que Masaryk qui ne se soit pas jeté par la fenêtre, avec la liberté ! Passons.

Ces compagnons ne sont pas nos premiers blessés; mais ce sont nos premiers blessés sans combat. Ici commence l'instant silencieux de rêverie qu'appelle l'affleurement de l'Histoire. Les Anciens croyaient aux temps fatidiques, aux années où le Fléau s'abat sur la terre, la peste tirant la guerre et la guerre la peste... Quand la Russie doit déborder ce monde slave, qui semble lui avoir été concédé à Yalta (comme Hitler, pour entrer à Prague, devait déchirer l'accord hésitant des gouvernements occidentaux qui lui avait permis d'annexer les minorités allemandes, – puisse le fameux rempart de Bohême ne pas peser dans le destin de l'Europe aussi lourd que les monts Sudètes !), quand la Russie vise Milan, dans quelques petites villes de l'Occident coule ce sang mystérieusement annonciateur du destin, qui nous est aujourd'hui fraternel...

Que nos ennemis nous combattent, qui s'en étonnera ? Qu'ils tentent de nous assassiner, nous en étonnerons-nous ? Ce qui vaut que nous nous y arrêtions, c'est la suite.

Il faut – n'est-ce pas, Casanova ? – «créer un climat de terreur». Mais quand donc les grands terroristes, leur grenade lancée, ont-ils levé le doigt vers le professeur en criant : «C'est pas moi !» Quand donc des gens dont vous osez vous réclamer (dans les coins), et qu'on ne trouvait pas assis sur les paillassons du Kremlin, ont-ils fait appel à

autre chose qu'à ce qu'ils respectaient ? Danton n'a pas dit au bourreau qu'il aimait Robespierre, – ni même une Troisième-Force quelconque, distraitemment oublié par l'Histoire – il a dit : «Tu montreras ma tête au peuple; elle est de l'un des siens et elle en vaut la peine !»

Vous qui vous prévaluez de l'énergie, on dirait que vous ne lancez vos grenades que pour vous ruer aux pieds de Jules Moch, pour lui demander «la dissolution de nos groupes armés». Vous avez tellement l'habitude de recourir au Grand-Frère Staline, que vous finissez par confondre avec lui le ministre de l'Intérieur. Vous venez de voir, à Toulouse, à Lyon, à Villeurbanne, à Epernay même, que nous n'avions pas besoin de groupes armés : des hommes courageux suffisaient. Vous allez le voir à Marseille, si vous prétendez empêcher le général de Gaulle d'y parler.

Car ce que vous voulez, en vérité, c'est précisément que vos adversaires ne parlent pas. Tous les rideaux de fer vous sont bons, même celui qui descend devant Daniel Mayer. Vous n'entendez pas parler à votre tour, mais (n'ayant à la bouche que le mot de démocratie, comme un chat une souris) parler seuls. C'est, en effet, prudent. Assez de trust ! (Didillon est employé, Roy étudiant.) Assez de vichyssois ! (Petit est parachutiste, a reçu deux palmes au titre de la Résistance.) Il s'agissait, à Epernay, ne l'oublions pas, de pose d'affiches. Dissolution des dangereux groupes de poseurs d'affiches ! Cette affiche de Marseille, sur laquelle la République de Rodin hurle la résurrection de la France, comme vous êtes anxieux, non de la contredire mais de la déchirer ! Quel dommage de ne pas pouvoir la faire recouvrir par les pouvoirs démocratiques, que vous respectez tant, comme le sait le pauvre Benès !

Seulement, voyez-vous, il y a quelque chose de malsain dans votre tactique : c'est qu'elle croit reposer sur la psychotechnie, alors qu'elle repose sur l'esbroufe. Pourquoi énumérer les villes où vous aviez proclamé que nous ne parlerions pas ? Ce sont toutes celles où nous avons parlé... A Marseille, vous annoncez des mitrailleuses, et, en définitive, vous achèterez des sifflets. Et vos sifflets, soyez tranquilles ! ne couvriront pas la voix de la France.

On dit en russe, comme vous savez : «Il ne faut pas croire qu'il n'y a pas d'animal plus fort que le tigre». Et l'on veut dire qu'il y a l'éléphant. Il ne faut pas croire non plus

qu'il n'y a pas d'animal plus fort que l'esbroufe : il y a la fermeté. Votre grenade d'Épernay, votre bombe (manquée) de Brive, qu'elles écartent de nous ceux qui nous ont rejoints par hasard ! Quant aux autres, nos blessés, c'étaient des volontaires, et la France qui, depuis quelques années, se cherche dans tant de miroirs brisés, s'arrête, et peut-être commence à se revoir dans ces jeunes yeux douloureux...

Faites appel à l'amour de l'ordre bourgeois, défendez la propriété à l'époque de l'apogée du marché noir, appelez-vous la France; puis ordonnez à vos meurtriers d'être, comme dans la chanson «toujours très corrects, toujours comme-il-faut»; croyez que vous établirez ainsi, aux moindres frais, un «climat de terreur» ?

Et sachez bien que si nous avons des blessés, nous les relèverons. Si nous avons des morts, nous les ensevelirons. Et puis, nous vous battons.

Parce que les victimes d'Épernay représentent, en face de leurs assassins cafards, ce sans quoi ni Libération ni la Révolution ne vivent longtemps : la dignité humaine – ce sentiment qui porte, comme les vieilles mains usées par la vie, les traces de tout ce qui l'a fait : l'humble honneur des hommes.